



Le sociologue et le temps

Thomas Angeletti, Arnaud Esquerre, Jeanne Lazarus

► **To cite this version:**

Thomas Angeletti, Arnaud Esquerre, Jeanne Lazarus. Le sociologue et le temps. Raisons politiques, Presses de Science Po, 2012, pp.5 - 12. hal-01522825

HAL Id: hal-01522825

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01522825>

Submitted on 15 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le sociologue et le temps

LIER PRÉDICTIONS ESCHATOLOGIQUES et prévisions économiques pourrait sembler, au premier abord, assez incongru et, probablement davantage encore pour les spécialistes de chaque genre. Car tant les prédictions eschatologiques que les prévisions économiques ont leurs spécialistes, les uns se situant dans l'étude des religions, les autres dans celle de l'économie.

Pourtant, une prédiction eschatologique n'est pas seulement religieuse, une prévision économique n'est pas seulement économique. Pour le comprendre, l'attention doit s'éloigner des approches strictement « disciplinaires » de ces objets et privilégier, davantage qu'une étude d'univers cloisonnés et dissociés, une analyse prenant appui sur un élément commun et des principes méthodologiques convergents. En faisant le pari de présenter ensemble des pratiques habituellement séparées, nous espérons ouvrir de nouveaux questionnements et dégager de nouveaux angles d'analyse.

Prédictions apocalyptiques et prévisions économiques ont en commun d'être des discours sur le futur, mais sous des rapports très différents, voire opposés. Avant d'évoquer plus avant cette opposition, centrale pour comprendre la réunion des articles qui composent ce dossier¹, il est nécessaire de présenter la méthode choisie pour les analyser.

1. Les contributions de ce numéro ont été élaborées et présentées dans le cadre d'un séminaire qui s'est tenu à l'EHESS pendant l'année 2011-2012. Nous tenons à remercier plus particulièrement Luc Boltanski pour sa présence assidue et ses remarques. Les propos qui suivent n'engagent cependant que leurs auteurs.

Si, au début des années 1980, Norbert Elias déplorait l'absence d'étude sociologique du temps, l'attribuant au fait que « les problèmes du “temps” continuent, même parmi les sociologues, à être examinés dans l'optique philosophique traditionnelle », et estimant que les recherches sur la sociologie du temps ne pouvaient guère être fructueuses si elles ne se plaçaient pas dans une approche comparative dans la longue durée², la situation s'est depuis modifiée. Alfred Gell, dans son important ouvrage, *L'anthropologie du temps*, publié moins de dix ans plus tard³, propose d'ailleurs une analyse des conceptions du temps depuis Durkheim jusqu'à Bourdieu qui permet d'amoindrir la portée de la critique d'Elias.

Mais si le temps est devenu un objet d'études en sociologie, et plus fortement encore depuis le début des années 2000, la conception qui s'est la plus répandue est celle d'une « accélération du temps ». Présente chez Reinhart Koselleck⁴, cette idée a été popularisée en sociologie par Hartmut Rosa dans plusieurs ouvrages⁵. Agglomérant sous un même rapport des éléments aussi disparates que les records de vitesse dans le sport, la vitesse de calcul des ordinateurs, et la baisse de la durée moyenne du sommeil et des repas⁶, cette thèse ne se fonde toutefois pas sur des enquêtes empiriques, mais sur le mode de l'évidence, chacun étant appelé à la vérifier « à partir de sa propre expérience quotidienne⁷ ». Les études qui suivent, à partir de cas précis, montrent que l'« accélération » n'est qu'une des modalités du rapport contemporain au temps : nous soutenons que ce rapport contemporain se caractérise davantage par la volonté de maîtrise du temps, qu'elle soit effective ou simplement annoncée, et qu'une différence essentielle tient à la manière d'articuler les événements à venir avec ce temps maîtrisé.

2. Norbert Elias, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996 [1984], p. 52.

3. Alfred Gell, *The Anthropology of Time. Cultural Constructions of Temporal Maps and Images*, Oxford, Berg, 1992.

4. Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. de l'all. par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, EHESS, 1990.

5. Dont le plus connu est : Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. de l'all. par Didier Renault, Paris, La Découverte, 2010 [2005].

6. *Ibid.*, p. 85.

7. Parmi les nombreuses phrases de ce genre, on relèvera : « Comme chacun peut le constater à partir de sa propre expérience quotidienne » (p. 30-31) ; et encore : « Nul ne songe à contester l'évidence – que chacun peut observer à loisir dans sa vie quotidienne – de la gigantesque accélération des transports, de la communication et de la production dans l'histoire de la modernité » (p. 125).

Décrivant dans *Algérie 60* la différence entre la prévoyance et la prévision⁸, Pierre Bourdieu relevait que la prévoyance est le rapport au temps « traditionnel » de la société kabyle, dans laquelle le futur est fondamentalement incertain et entre les mains de Dieu. L'aspect « divin » du temps est souligné dans de nombreux travaux sur le développement de l'économie et du calcul de Jacques Le Goff à Viviana Zelizer, en passant par Georg Simmel. Tous ont mis en lumière que les pratiques économiques et financières, notamment le prêt à intérêt et l'assurance, ne pouvaient se développer que si le temps était sécularisé et qu'il n'était plus moralement interdit de faire des calculs sur le futur. Émerge alors la prévision, qui correspond à ce que Bourdieu appelle l'« esprit de calcul » – dont il rappelle qu'il « n'est en rien impliqué dans la capacité, sans doute universelle, de soumettre les conduites à la raison calculante⁹ » –, qui signifie que le futur est anticipé par la raison, éventuellement à l'aide d'outils comptables.

La distinction entre risque et incertitude opérée par Knight en 1921 prend son sens dans ce cadre : le risque est ce qui est probabilisable et l'incertitude l'événement impossible à prévoir. C'est seulement lorsque les sociétés se donnent l'autorisation de pouvoir maîtriser le temps que peuvent s'élaborer ce type de distinction et de théorisation du futur. En outre, ces théorisations sont fortement liées au développement des techniques actuarielles, de la comptabilité et de la finance. Ces techniques supposent un futur non connu, et en cela porteur de profits potentiels, mais qui puisse être l'objet de paris, c'est-à-dire avec des règles et un espace de jeu finis.

C'est dans le cadre de ce « temps maîtrisé » que prennent sens les analyses qui seront développées dans ce numéro, aussi bien du côté des prévisions économiques, où nous regarderons les efforts des acteurs et institutions pour construire et maintenir la linéarité, que du côté des prédictions eschatologiques. Les annonces de fin du monde apparaissent alors comme des propositions d'arrêt du temps, d'avènement de l'événement.

La question qui est souvent posée aux prédictions et aux prévisions est de savoir si elles sont « vraies » ou « fausses », « correctes » ou « incorrectes ». Karl Popper explique ainsi que pour pouvoir prédire avec un grand degré de précision les actions des êtres humains, la condition nécessaire est qu'une description précise des

8. Pierre Bourdieu, *Algérie 60*, Paris, Minuit, 1977.

9. P. Bourdieu, *Les structures sociales de l'économie*, Paris, Liber, 2000, p. 171.

événements passés soit donnée. Or, d'après Popper, une telle description est et sera toujours imprécise, rendant caduque toute opération prédictive. Popper dénonce donc la « fiction d'une intelligence surhumaine capable de déterminer l'ensemble complet des conditions initiales du système du monde à un instant donné, quel qu'il soit¹⁰ ». Mais une telle question, pour les sociologues, est-elle intéressante ? Les « prédictions eschatologiques » ont toujours échoué jusqu'à présent, tandis que les « prévisions économiques » comportent, souvent, des « erreurs », lorsque l'on compare *a posteriori* le « prévisionnel » et le « réalisé ». En outre, il n'y a pas toujours d'accord sur la réalisation de la prévision, qu'il s'agisse de contestation des techniques de mesure ou de l'écart perçu entre l'expérience individuelle et la mise en chiffre. Il importe de tenir compte des « espaces de calculabilité¹¹ » construits pour que les prévisions puissent s'y insérer ou, autrement dit, du fait que préexiste – comme le dit Alain Desrosières à propos de la statistique – une « série de conventions d'équivalence entre des êtres qu'une multitude de forces désordonnées cherche continuellement à différencier et à disjointre¹² ».

Certes, Robert Merton a proposé une autre piste pour envisager une analyse sociologique des prédictions et des prévisions en posant la question de savoir non pas si elles seront « vraies » ou « fausses », mais si le fait même de les énoncer les feront devenir « vraies » ou « fausses »¹³. Reprenant une formulation de W. I. Thomas (« Quand les hommes considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences »), Merton estime que les définitions collectives d'une situation, prophéties et prévisions, font partie intégrante de la situation et affectent ainsi ses développements ultérieurs. Ainsi, la prédiction créatrice ou auto-réalisatrice (*self-fulfilling prophecy*) « débute par une définition fautive de la situation, provoquant un comportement nouveau qui rend vraie la conception, fautive à l'origine¹⁴ ». Quant à la

10. Karl R. Popper, *L'univers irrésolu. Plaidoyer pour l'indéterminisme*, trad. de l'angl. par Renée Bouveresse, Paris, Hermann, 1984.

11. Michel Callon et Fabian Muniesa, « Les marchés économiques comme dispositifs collectifs de calcul », *Réseaux*, n° 122, vol. 6, 2003, p. 189-223.

12. Alain Desrosières, *La politique des grands nombres*, Paris, La Découverte, 2000 [1993], p. 397.

13. Robert K. Merton, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, trad. de l'angl. par Henri Mendras, Paris, Armand Colin, 1997 [1957].

14. *Ibid.*, p. 139.

prédiction destructrice, elle empêche la réalisation de l'événement par son énonciation¹⁵. D'où ce dilemme : si une prévision est rendue publique, elle a de fortes chances de ne pas se réaliser, et si elle ne l'est pas, on la prendra pour une constatation et non pour une prédiction. Mais, outre qu'il ne suffit pas d'énoncer des prédictions apocalyptiques pour qu'elles adviennent, les analyses de Merton soulèvent le problème de déterminer qui est en position de dire ce qui est « vrai » et « faux », ce qui vient et ce qui aurait pu advenir, et comment l'étayer.

Dans les articles de ce dossier, la question de la vérité ou de la fausseté ne sera posée qu'en lien avec la façon dont les acteurs engagés dans ces relations au futur la posent eux-mêmes. La démarche sociologique adoptée consiste à partir des énoncés des acteurs et à s'y tenir. Cette méthode impose donc de se concentrer sur les conditions d'énonciation des prédictions et des prévisions. Comment ces énoncés acquièrent-ils une certaine consistance ? Comment les prédictions et prévisions sont-elles mises en circulation, par qui ? Comment sont-elles reçues, discutées, contestées, défendues et par qui ? Enfin comment sont-elles révisées, ajustées, modifiées ?

Futur avec événement, futur sans événement

Une prévision économique est l'énoncé d'un futur dans lequel les événements ont été endogénéisés : l'ambition des prévisionnistes est de supprimer l'extériorité de l'événement par rapport à la linéarité du temps. Pour le dire dans le langage de Knight, il s'agit de transformer l'incertitude en risque, donc d'empêcher qu'existent des événements, c'est-à-dire des choses qui arrivent sans avoir été préalablement intégrées dans des espaces de calculs et de probabilités. À l'opposé, une prédiction eschatologique est l'énoncé d'un événement à venir qui suspendra le temps, « la fin des temps ».

Cette distinction s'appuie sur celle entre monde et réalité proposée par Luc Boltanski. Le monde est « tout ce qui arrive » et même tout ce qui serait susceptible d'arriver, ce qui renvoie à l'impossibilité de le connaître et de le maîtriser en totalité¹⁶.

15. *Ibid.*, p. 158.

16. Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard, 2012, p. 22.

À l'inverse, la réalité est « stabilisée par des formats préétablis, soutenus par des institutions, qui ont souvent, au moins dans nos sociétés, un caractère juridique ou parajuridique¹⁷ ». Pour qu'un événement tel que l'annonce de la fin du monde existe, il est nécessaire qu'il se détache par ailleurs d'une trame stabilisée par les institutions.

Mais si les prédictions annoncent la fragilité de la construction de la réalité balayée par l'irruption d'un monde finissant et dont une partie est appelée à être sauvée, elles produisent un effet de confirmation du futur sans événement car la fin du monde annoncée ne survient jamais.

C'est pourquoi il faut distinguer deux événements, d'une nature différente, concernant les prédictions eschatologiques. Le premier événement est celui de la mise en circulation de la prédiction par un énonciateur. Le second est la date prévue de la fin du monde : c'est un événement à la fois fictif en ce que la fin du monde ne survient jamais, et malgré tout un événement avec des effets sur le monde en ce que l'absence de fin est constatée. Ce second événement a donné lieu à une étude devenue une référence classique, réalisée dans les années 1950 par Léon Festinger et très commentée depuis parce qu'elle affirmait que les membres d'un groupe développeraient une activité de prosélytisme après le constat de « l'échec de la prophétie ». À partir d'une analyse de cette étude, Jeanne Favret-Saada pose les conditions à partir desquelles il est possible d'étudier des prédictions apocalyptiques. Arnaud Esquerre quant à lui étudie le cas d'une prédiction qui annonce qu'un mont situé dans le sud de la France, le Bugarach, sera sauvé de la fin du monde lors de l'Apocalypse du 21 décembre 2012. Il recherche les énonciateurs – trouvant plutôt des dénonciateurs – de la prédiction et montre la manière dont celle-ci circule. Enfin, Cécilia Calheiros étudie la façon dont sont mises en ligne des prédictions eschatologiques qui mêlent des univers de technique très avancée à des traditions ésotériques plus classiques.

Entre l'annonce de la fin du monde et la date annoncée se découpe alors un intervalle de temps, qui peut être désigné comme « intervalle d'attente » (A. Esquerre). Pendant cet intervalle, si la prédiction fait son effet, divers comportements seront observés : des membres d'une communauté se prépareront à un voyage cosmique,

17. *Ibid.*, p. 22.

des internautes consulteront des « rapports » mis en ligne par un site annonçant l'Apocalypse, tels les rapports du Webbot analysés par Cécilia Calheiros, des membres des pouvoirs publics s'inquiéteront des conséquences d'une telle annonce tandis que des journalistes y consacreront des articles. Ainsi, de la même manière que dans le cas du don et du contre-don, comme l'écrit Pierre Bourdieu, la « période intercalaire, qui ne doit pas être trop courte (comme on le voit bien dans l'échange de dons), mais qui ne peut pas être trop longue (en particulier dans l'échange de meurtres de la vengeance), est tout le contraire du temps mort, du temps pour rien¹⁸ », l'intervalle d'attente entre l'annonce de la fin du monde et la date annoncée n'est jamais ni trop court ni trop long, et n'est pas davantage un temps mort mais un temps d'action.

Alors que la prévision économique est toujours énoncée par une institution, seule à même de pouvoir à la fois la produire, mais aussi, comme l'écrit Thomas Angeletti, « capable de contrer, de corriger et d'agir sur le cours des choses », et participant à la constitution même de ce qui la produit (Emmanuel Didier), les prédictions eschatologiques sont toujours défendues ou affirmées par des personnes en marge ou se situant dans un espace social minoritaire. À la différence des prévisions économiques, il n'existe pas d'administration d'État chargée d'établir et de formuler des prédictions eschatologiques.

Les trois articles sur les prévisions économiques montrent trois façons de stabiliser la réalité à travers les outils de prévision utilisés dans divers espaces économiques. Emmanuel Didier montre comment la crise des années 1930 a transformé les méthodes d'appréhension du futur du gouvernement américain. À travers l'analyse des statistiques de la production agricole, il décrit les efforts nécessaires à la constitution de la linéarité du temps, efforts non apparents quand l'entreprise a réussi, mais qui le sont dans des moments de choc, de « déliquescence », qui nécessite la reconstruction des méthodes de mesure pour les adapter au monde nouveau.

Thomas Angeletti observe les changements de la prévision économique, tels qu'ils se manifestent autour des années 1980. Conçues jusqu'alors dans une perspective d'interdépendance et de cohérence entre les phénomènes, mais également marquées par une importante distance entre les économistes et leurs objets, les

18. P. Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil, 2000 [1972], p. 340.

prévisions se trouvent progressivement associées à un autre niveau d'analyse, microéconomique et formellement plus proche des pratiques. Les critiques qui s'élèvent contre la prévision soulèvent non seulement la question du degré de maîtrise possible du futur et de ses modes d'appréhension, mais également celle de leurs effets sur le réel.

Jeanne Lazarus s'intéresse à la prévision des défaillances de crédit et à l'utilisation par les prêteurs du *credit scoring*, technique statistique qui infère des comportements des emprunteurs passés le niveau de risque futur que représentent les demandeurs de crédit présents. Cette technique qui semble éminemment temporelle abolit en réalité le temps, car le savoir-faire de la finance est d'utiliser à chaque instant l'ensemble des informations disponibles pour les mettre en marché. L'expérience temporelle du crédit n'est ressentie que par les emprunteurs, tandis que les prêteurs disposent de « titres » inscrits dans le présent.

Si les prévisions économiques peuvent faire l'objet d'erreurs, même du point de vue de leurs promoteurs, elles sont suffisamment robustes pour pouvoir organiser la réalité. Les prédictions eschatologiques, elles, sont un coup de force du monde faisant irruption pour anéantir la réalité, mais ne surviennent jamais. Prévision économique et prédiction eschatologique sont à penser ensemble parce qu'elles sont l'envers l'une de l'autre. ♦

Thomas Angeletti, Arnaud Esquerre et Jeanne Lazarus